

Les Martyrs Thébains

dans l'art et la littérature de Suisse alémanique

M. le professeur H. Butz a écrit le présent article il y a quelques années déjà, au cours de ses études historiques à l'Université (1946). Au souvenir qu'il gardait du Collège agaunois, où il avait fait ses études littéraires, Monsieur Butz joignait un vif intérêt pour l'histoire et le culte des Martyrs Thébains. « L'enthousiasme pour S. Maurice me hantait, nous écrit-il. Je le trouvais partout mentionné : dans des textes poétiques du moyen-âge, dans des manuscrits historiques, dans des scénarios baroques, etc. C'est ainsi que je commençais à me rendre compte du phénomène thébain dans l'histoire suisse. Le cœur et la joie m'y poussaient. »

M. Butz a gardé un intérêt vivant pour la Légion thébaine. Il cherche à jeter plus de clarté dans l'histoire du culte mauricien, à discerner plus nettement les grandes lignes de sa diffusion, à pénétrer plus profondément les connexions intimes de son rayonnement. Nous espérons qu'un jour M. Butz nous donnera un travail définitif sur le rôle des Martyrs Thébains dans l'histoire et la pensée suisses. Les pages suivantes, que nous remercions leur auteur de nous avoir communiquées, devront donc être considérées comme une introduction à une future étude.

L. D. L.

Saint Maurice et son héroïque Légion ont le privilège de compter parmi les saints les plus vénérés et les plus populaires de l'Empire Romain. Jusqu'à la Réformation le Chef de la Légion Thébaine fut entouré de la sympathie de peuples entiers et la légende au pinceau doré ne tarda pas à embellir leur dévotion par des récits fabuleux et charmants. Partout, dans les pays de culture occidentale, se retrouvent les traces du culte fervent et de l'ardente vénération dont Maurice et ses Compagnons étaient l'objet. Dès le haut moyen âge, des reliques des Martyrs Thébains sont portées à Tours, à Rouen, à Cologne, à Magdebourg, à Augsbourg, à Cracovie, et dans maintes autres villes. De ces divers foyers la renommée de nos Martyrs rayonna bientôt dans toute la Chrétienté médiévale. Ce n'est pas seulement le sens plastique de l'époque romane qui colore la mort héroïque de Maurice et de ses Compagnons, mais c'est encore la fantaisie germanique qui s'en empare avec une foi intense. La Légion Thébaine et tout particulièrement son Chef conquièrent les cœurs des nations chrétiennes et s'installent magnifiquement dans les cathédrales, les églises et les chapelles.

En Allemagne, ce culte date d'une période très ancienne et, dès le X^e siècle, il est partout répandu. De la multitude de lieux qui vénèrent saint Maurice ou ses Compagnons, citons entre autres Aix-la-Chapelle, Constance, Nuremberg, Wiesbaden, Prague.

En France et en Italie, les églises et les chapelles bâties en leur honneur sont très nombreuses, et maints villages portent le nom glorieux de saint Maurice. Même dans la Frise nordique et dans l'Espagne à demi mauresque, la bannière de la Légion Thébaine avec sa croix tréflée flotta victorieusement et protégea les âmes ardentes et pieuses.

L'architecture rivalisa avec la peinture et la sculpture pour donner aux guerriers martyrs un asile digne de leur foi courageuse. La cathédrale de Magdebourg en Thuringe, celle de Vienne en Dauphiné furent, parmi d'autres, des centres de diffusion de cette dévotion mystique.

Dans la peinture, les noms de Grünewald et du Greco émergent parmi tous les artistes (et ils sont nombreux) qui ont illustré les scènes du martyre.

Un lien unit l'art et la littérature, car les poètes et les chroniqueurs ne font que traduire les tableaux en vers et en prose pour donner à leurs narrations une couleur véridique et naturelle. C'est ainsi qu'apparaît un saint Maurice noir, à la lèvre grossie et environné d'une splendeur orientale ; la Légion porte des armes médiévales ou des costumes de la Renaissance.



En Suisse, plus proche des lieux de leur martyre, les Thébains reçoivent bien vite les témoignages de la foi populaire. Les premières chapelles dédiées à leur mémoire datent de la fin de l'occupation romaine. Une petite basilique fut élevée au pied des rochers d'Agaune dans la seconde moitié du IV^e siècle. Saint Ours et saint Victor sont étroitement unis au développement de Soleure, et la floraison de Zurich est liée au culte des saints Félix et Régula. Les Abbés d'Agaune ne se montrent point avarés pour accorder des reliques aux monastères et aux cités qui se font un point d'honneur de les posséder, et cette générosité contribue puissamment à la diffusion du culte mauricien en Suisse. Dès le XIV^e siècle nous y comptons plus de 250 sanctuaires où des Thébains sont vénérés.

Comme dans tous les autres pays, la mort tragique des Martyrs d'Agaune hantait l'imagination fertile des Aléman. Un beau bouquet de légendes pieuses charmait les cœurs des fidèles et inspirait le génie des artistes. Les panneaux d'un triptyque bâlois du XV^e siècle nous captivent encore par leur grâce naïve et le jeu de leurs couleurs. Dans la *corona sanctorum* peinte ou sculptée aux voûtes des églises ou dans les niches des cathédrales, saint Maurice et la Légion Thébaine manquent rarement.

Citons seulement, à côté des châsses du trésor d'Agaune, les peintures de l'Abbatiale de Payerne, les clefs de voûte de l'église de Klettgau, les stalles splendides de la chapelle des Martyrs Thébains à la cathédrale de Lausanne, ou les gracieux reliquaires de l'ancienne Abbaye de Rheinau.

Les poètes, de leur côté, n'ont point laissé échapper une matière si populaire et si merveilleuse. Pendant tout le moyen âge, la légende a brodé à sa tapisserie.

De bonne heure le récit de la mort des Légionnaires tués pour leur foi, fait son apparition dans la littérature de la Suisse alémanique. C'est, en effet, autour de l'an 900 que Notker, moine bénédictin à St-Gall, chante dans un tropaïre :

*In sex millibus
sex centis sexque
ac sexaginta sociis
mens una, par votum
consors gloriæ.*

Il serait trop long de citer toutes les chroniques, tous les antiphonaires où le martyre de la Légion Thébaine est décrit avec un art plus ou moins parfait.

La poésie populaire s'empare bientôt de ce récit et en tire une foule d'œuvres littéraires. Citons pour leur curiosité les chants historiques du XIV^e siècle. Ce genre, issu des épopées du moyen âge, a pour sujet les batailles des anciens Suisses. Ces chants montrent bien ce goût de liberté et cette passion d'indépendance ancrés au cœur des premiers Confédérés. La constance inébranlable de saint Maurice en face d'un tyran farouche rencontre alors dans l'âme des Suisses une vive compréhension. Est-il donc étonnant que le thème de la mort courageuse des Thébains se trouve dans plusieurs de ces épopées ? Plutôt la mort que la tyrannie ! telle était la pensée des vieux Suisses et telle avait été également la réponse des Thébains à l'empereur païen Maximien.

Un chant guerrier des Appenzellois célèbre en termes enthousiastes l'héroïsme de Maurice et de ses Compagnons, Patrons de l'église et du pays d'Appenzell. Ce chant date du commencement du XV^e siècle, c'est-à-dire de l'époque où les Appenzellois conquièrent leur indépendance.

A Soleure, le prévôt du Chapitre de St-Ours, Jean Aal († 1551), compose en 1543 une épopée sur la mort glorieuse de la Légion Thébaine et sur la venue de saint Victor et saint Ours à Soleure. Jean Aal, qui, selon la mode du temps, latinisait son nom en *Anguilla*, est le plus grand auteur dramatique de son époque. Originaire de Bremgarten, il était un érudit distingué qui excellait surtout dans les sciences naturelles et dans la musique. Son épopée était fort connue et goûtée, car Antoine Haffner, chroniqueur de la ville de Soleure, n'hésite pas à la citer en entier dans son ouvrage.

Anguilla a également renouvelé l'ancien Jeu de saint Ours et il l'a fait représenter en 1539. Il ne se contenta sans doute pas de rajeunir le vieux Mystère démodé, mais il dut l'amplifier et l'embellir avec ce talent poétique qu'il a montré dans son immortelle tragédie *Johannes der Täufer*. Du spectacle de saint Ours il ne nous reste malheureusement aucun manuscrit ; nous savons seulement qu'il fut joué en 1539, sous la direction d'Anguilla. Les comptes de la ville mentionnent en 1502 un Mystère de saint Ours pour lequel elle a payé les agencements de la scène. C'est probablement ce Jeu qui fut remanié par Anguilla.

C'est donc un usage bien ancien que de représenter le martyre des Thébains. De cette tradition dramatique plusieurs tragédies sont sorties.

Au commencement du XVI^e siècle (1504), le Jeu de Félix et Régula est donné à Zurich devant le Grossmünster, et, nous disent les comptes de la ville, les travaux d'aménagement de la scène coûtèrent sept livres et six schillings.

A Lucerne, où les représentations dramatiques marquent l'apogée de l'art théâtral dans la Suisse d'autrefois, saint Maurice figure parmi les héros du répertoire. Les Jésuites s'établirent à Lucerne en 1574 et appuyèrent le mouvement connu sous le nom de « Contre-Réforme ». C'est l'époque de renaissance de la foi catholique. Les Lucernois se souviennent alors de l'ancien protecteur de leur cité : S. Maurice. Déjà en 840, Lucerne possédait de ses reliques et le Chef des Thébains partage avec S. Léodegar l'honneur d'être Patrons de la cathédrale. En cette fin du XVI^e siècle qui voit en Suisse centrale le renouveau du catholicisme, l'évêque de Sion, Hildebrand de Riedmatten, touché des ferventes demandes des Lucernois, leur fait don de précieuses reliques des Martyrs d'Agaune. Le cadeau épiscopal est reçu à Lucerne en 1599 et déposé solennellement dans un buste d'argent représentant S. Maurice ¹.

A la même date, le Grand Conseil de la ville décide d'orner la Kappelbrücke de 128 tableaux peints. C'est une nouvelle occasion de manifester la dévotion de Lucerne aux Thébains et l'histoire de leur martyre est représentée sur une partie de ces tableaux.

Plus tard, en 1645, les cantons catholiques et le Valais renouvellent à Lucerne l'alliance qu'ils avaient conclue au siècle précédent, au milieu des luttes confessionnelles, et que S. Charles Borromée avait encouragée en invitant les catholiques à défendre leurs droits par leur union. La ville de Lucerne célébra ce renouvellement par une fête éclatante. Le matin, un cortège immense se rendit à la cathédrale pour assister à la messe pontificale et pour sceller l'alliance par les serments accoutumés. L'après-midi, les élèves du collège des Jésuites déroulèrent sur scène l'histoire de l'Eglise catholique en Suisse à travers les siècles, dont les épisodes les plus marquants, répartis en dix-huit tableaux, constituèrent un spectacle splendide. C'étaient les *Trophæa Sacra Valensiæ et Helvetiæ catholicæ*.

Après la conversion des Helvètes et des Rhètes, venait le chœur des Martyrs d'Agaune : ils apparaissent dans la gloire et portent leurs palmes, signes de leur vie donnée pour la vraie foi ; ils chantent des louanges à Dieu, leur Commandant suprême, et au Valais, leur patrie aimée.

Dans ce spectacle, tout est imprégné de ce goût pour le grandiose dans lequel l'esprit baroque se complaisait. Sans doute, aujourd'hui, le goût a changé et peut-être apprécierions-nous moins un tel spectacle dont le style nous paraîtrait pompeux ; mais nous y sentons aujourd'hui encore frémir

¹ On sait que le même Hildebrand de Riedmatten ordonna aussi à « son abbaye » d'Agaune de remettre la moitié des ossements de S. Maurice à l'évêque d'Aoste pour les porter à Turin afin de satisfaire à une demande pressante du duc de Savoie.

l'esprit ardent et la foi enthousiaste qui caractérisèrent le siècle de la Renaissance catholique. Les *Trophæa sacra* sont un produit typique de la Contre-Réforme.



Mais la tragédie la plus captivante traitant du martyr des Thébains est la *Mauritiana tragœdia* et *Ursina tragœdia* de Jean Wagner.

L'auteur, qui porte le nom latin *Carpentarius*, est originaire de Bremgarten, mais domicilié à Soleure. Neveu choyé du fameux prévôt Anguilla, il étudia à l'Université de Fribourg en Brisgau, puis obtint, grâce à l'intervention de son oncle, en 1543, une chaire à l'école du Chapitre de Soleure. Le jeune professeur de latin avait reçu de Glaréan, son maître principal, une formation humaniste. Il essaie donc de modifier le programme scolaire selon son orientation humaniste, ce qui le met souvent en brouille avec les chanoines du Vénérable Chapitre. Néanmoins, il fait revivre la tradition dramatique du moyen âge en prenant la direction des acteurs et de la mise en scène. C'étaient généralement ses élèves qui jouaient les pièces pour lesquelles Carpentarius composait des prologues en latin ou en allemand. Nous le trouvons dans ces occupations pendant près d'un demi-siècle, de 1543 à sa mort. Il conquit très vite l'estime des citoyens, qui lui accordèrent charges et honneurs : en 1546, il reçoit le droit de cité et, un peu plus tard, il devient administrateur de l'école, puis caissier de la ville. La mort le surprend en plein travail en 1590, laissant une famille nombreuse et un riche héritage littéraire.

De toutes ses œuvres poétiques, seule nous intéresse ici sa tragédie de S. Maurice et S. Ours. Pour l'écrire, Carpentarius s'est inspiré de la tradition populaire et des épopées médiévales. La représentation, donnée en 1581, fut une manifestation exceptionnelle et triomphale : toute la ville s'y intéressa et, à sa tête, le gouvernement. La popularité des deux Saints, très connus et fort aimés, fut sûrement la cause de ce triomphe. Dans le passé, en effet, S. Ours avait plusieurs fois protégé sa ville, et le poète ne manque pas de montrer cette intervention du Saint en faveur de Soleure :

URSVS

*Stadt, Land erhalt in dinem Segen
G'wahr die ih's Gebet von Meinet Wegen
Wenn's Dich in noten rüefend an
Wollst s'in din schirm behalten han.*

CHRISTVS

Din trüw fürbitt will ich erhören...

De cette protection spéciale de S. Ours, l'épilogue rapporte les preuves suivantes : en 1318, le duc Léopold d'Autriche assiège la ville, mais saint Ours apparaît sur les remparts et force le prince à conclure la paix. C'est

aussi grâce à S. Ours, et uniquement grâce à lui, que les Soleurois et leurs alliés ont remporté la victoire de Dornach sur l'armée impériale en 1499. C'est donc à bon droit que Carpentarius exhorte ses spectateurs à garder une profonde reconnaissance et une fervente vénération à leur saint protecteur.

De toute la Suisse on s'était rendu à Soleure pour admirer ce Jeu grandiose. Les chroniqueurs racontent que sa préparation dura plus de dix semaines et que de hauts magistrats n'hésitèrent pas à remplir des rôles en apprenant même de longues tirades. De son côté, la caisse municipale dépensa plus de quatre mille florins pour cette entreprise.

La pièce se divise à la vérité en deux tragédies entières. La première, consacrée au massacre de S. Maurice et de ses Légionnaires, occupait tout un après-midi. A la fin, un héraut invitait les spectateurs à assister le jour suivant à la seconde partie, réservée à S. Ours. Chaque « journée » est divisée en cinq actes avec prologue et épilogue, ce qui montre, avec la versification classique et le style humaniste, un auteur gagné aux goûts antiques. La pièce est écrite dans la langue alémanique du XVI^e siècle, entremêlée d'hymnes et d'expressions latines.

Nous en possédons les manuscrits suivants :

I. *Mauritiana tragædia*. 53 feuilles écrites de la main de l'auteur, avec d'abondantes indications pour les costumes, la musique, les danses, etc. Le nom de chaque acteur est indiqué. A la dernière page se trouve cette annotation : *Actum feliciter 6. Calend. Septembris, die dominica 1581.*

II. *Ursina tragædia*. Deux manuscrits in-folio à la Bibliothèque de Soleure. Les deux sont également écrits par l'auteur, avec les indications pour la mise en scène et les noms des acteurs. A la dernière page : *Joannes Carpentarius faciebat. Actum anno MDLXXXI. Die lunæ Augustini die.*

Le but de la pièce est clairement formulé par le héraut du premier acte : Donner aux citoyens (et surtout aux jeunes) un exemple de constance chrétienne, pour les affermir dans la foi catholique. Répétons, en effet, que ce spectacle fut joué en pleine époque de luttes confessionnelles, cinquante ans exactement après la seconde guerre de Cappel.

Esquissons une petite analyse de cette œuvre immense :

I. *Mauritiana tragædia*. Pendant son expédition contre les Gaulois révoltés, l'empereur Maximien campe à Octodure. Pour rendre les dieux propices à son entreprise, il ordonne des sacrifices (1^{er} acte). Mais la Légion Thébaine composée de chrétiens jure solennellement de n'y point participer et décide de descendre le long du Rhône pour s'éloigner de ces rites sacrilèges (2^e acte). Une scène féerique ouvre le 3^e acte : les sacrifices offerts à Jupiter. Tous les moyens du théâtre baroque sont employés : danses fantasques, chants triomphaux, tambours et porte-drapeaux, tournois extraordinaires, etc. Mais on remarque l'absence des Thébains. Maximien envoie des troupes pour punir ces réfractaires... Cependant la fête païenne continue avec ses hymnes à Jupiter (4^e acte). Au 5^e acte, les troupes punitives rentrent de leur mission et leur chef raconte avec vantardise

comment il a massacré toute la Légion qui s'obstinait à refuser de sacrifier aux dieux. Pourtant, il paraît que quelques Thébains se sont échappés : un vagabond entre en scène et, conduit devant l'empereur, il rapporte qu'il les a vus à Soleure prêchant le christianisme au peuple... Maximien envoie sur-le-champ une missive à Hyrtacus, commandant à Soleure, en lui ordonnant d'arrêter les fugitifs. Dans l'épilogue qui termine cette « journée », le héraut raconte comment sont morts S. Maurice et ses Compagnons.

II. L'action de la deuxième partie, *Ursina tragœdia*, se passe à Soleure. Hyrtacus décrit au 1^{er} acte un rêve qu'il a eu pendant la nuit : un « ours » l'a effrayé, puis foudroyé pendant qu'il chassait. Entretemps parvient la missive impériale et Hyrtacus ordonne d'arrêter les Thébains. S. Ours et ses Compagnons prêchent en public contre les faux-dieux et la superstition, tandis que S. Victor récite le *Credo* et invite la foule au baptême. C'est alors qu'arrivent les soldats romains qui enchaînent les Thébains. Conduits devant Hyrtacus, les chrétiens essaient de le convaincre du néant des divinités païennes, mais Hyrtacus en colère les fait jeter en prison (2^e acte). Le ciel intervient miraculeusement : des anges terrassent les geôliers, brisent les chaînes et délivrent les saints ; la foule accourt et les écoute. Mais bientôt les Thébains sont arrêtés à nouveau et, comme ils refusent de sacrifier aux dieux, ils sont condamnés à mort (3^e acte). Nouvelle intervention merveilleuse : le bûcher déjà allumé est éteint par un orage. Les bourreaux, furieux, décapitent alors le groupe des martyrs et jettent leurs cadavres au fleuve (On invitait les femmes à fermer les yeux pendant cette scène) (4^e acte). Pendant qu'on exécute les Compagnons de S. Ours et de S. Victor, le peuple se raconte les miracles qui se sont produits ; les Saints sont sortis eux-mêmes de l'eau et se sont arrêtés sur la grève, où les chrétiens les ont enterrés. Le héraut achève la tragédie par le récit d'autres miracles et l'histoire du christianisme à Soleure, et il exhorte une fois encore les auditeurs à garder pieusement le culte des Martyrs Thébains pour que, selon ses propres termes, « notre ville fleurisse et grandisse sous leurs yeux bienveillants ».

Comme on le voit par cette brève analyse, les décors et la mentalité sont du XVI^e siècle. Les personnages se montrent comme de vrais fils de cette période inquiète et leurs discours prennent souvent un tour philosophique conforme aux préoccupations du temps. Parfois, le ton didactique — signe caractéristique des poètes alémaniques — ralentit fâcheusement le mouvement. Les moralités exposées par le héraut précisent le but de la tragédie. Le fil du récit se perd assez souvent dans des digressions ou des tirades sèches et pompeuses. Par contre, l'unité d'action et de temps (exemple rare dans le théâtre du XVI^e siècle) est maintenue grâce aux *argumentatores* qui racontent le destin antérieur et futur des héros martyrs. On voit là le nouvel esprit humaniste qui, formé par la fréquentation des classiques, cherche une nouvelle technique dramatique.

Malgré les imperfections fréquentes, on ne peut nier qu'un certain génie poétique anime l'ensemble de l'œuvre. La peinture des caractères et la psychologie des personnages révèlent un auteur exercé et attentif. Ainsi, l'opiniâtreté de Maximien et d'Hyrtacus ou la fermeté des soldats

thébains sont marquées avec finesse. La variété des scènes et le nombre des acteurs agrémentent heureusement la longueur de la pièce. Dans quelques scènes apparaît un lyrisme touchant, notamment dans les prières des Thébains en face de la mort.

En conclusion, nous pouvons dire que ces tragédies sont de belles œuvres poétiques, et qu'elles manifestent clairement cet esprit puissant qui animait le renouveau catholique à la fin du XVI^e siècle.

Nous ne savons pas combien de fois ce Jeu a été donné à partir de 1581, mais nous avons tout lieu de penser que la grandiose représentation de 1581 n'est pas restée un fait unique.



Au XVII^e siècle, différents spectacles relatifs au martyre des Thébains sont encore mentionnés en Suisse alémanique — par exemple le Mystère de Ste Véréne à Zurzach —, mais nous n'en connaissons malheureusement aucun manuscrit². D'ailleurs, l'époque du rationalisme commencera bientôt et changera l'orientation des esprits. Dès lors, nulle tragédie des Martyrs d'Agaune ne sera jouée. Les grandes luttes confessionnelles (les deux guerres de Villmergen) et la Révolution ébranlent et détruisent une grande part des vieilles traditions.

C'est au XX^e siècle qu'on peut signaler une reprise des anciens récits hagiographiques adaptés à la scène. M. Reinle a fait revivre la légende de Ste Véréne dans un Jeu plein d'exquise poésie et de foi. Dans le Haut-Valais, Franz Jost a écrit un drame de S. Maurice, et cet exemple, joint aux œuvres d'Henri Ghéon et du chanoine Louis Poncet, montre qu'avec un génie moderne et un art nouveau, le vieux thème du martyre de S. Maurice et des soldats thébains n'a rien perdu de sa splendeur et de son actualité.

Henri-G. BUTZ

Principaux ouvrages consultés :

- F. Kutter : *Über einige solothurnische Schauspiele des 16. und 17. Jahrhunderts* (Solothurn. Wochenblatt, 1810 et 1845).
J. Baechtold : *Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz*.
O. Eberlé : *Theatergeschichte der inneren Schweiz*.
J. Nadler : *Literaturgeschichte der deutschen Schweiz*.

² Au XVII^e siècle également, à Saint-Maurice même, Gaspard Bérody, notaire, maître d'école, plus tard chanoine, chroniqueur de la cité, composa pour la joie et l'édification de ses élèves et de ses concitoyens plusieurs pièces de théâtre. L'une de ses principales œuvres fut une tragédie de S. Maurice, dont le chanoine Pierre Bourban a publié le texte à la suite de la célèbre *Chronique* de l'auteur. Son exécution donna lieu à une imposante manifestation tant par le nombre des acteurs (une centaine) et leur qualité (magistrats et l'Abbé lui-même) que par la foule accourue pour admirer le spectacle.